

La clef grinça si doucement que le musée sembla retenir son souffle. Louise Valmont poussa la porte de la réserve comme on entrouvre une boîte à musique. L'odeur mêlée de coton amidonné, de bois ciré et de papier ancien l'accueillit. Ce calme substantiel la rassurait tant. Ici, chaque fibre avait sa mémoire, chaque fibre espérait qu'on l'écoute.

Le rouleau l'attendait sur la table, ce cylindre prudemment ficelé au ruban d'archives. Elle dénoua, avec des gestes d'infirmière et de voleuse à la fois, et la toile de Jouy du début XIX^e siècle se déploya comme une longue phrase impeccable. D'un bleu de Prusse un peu lavé par le temps, les motifs prenaient vie sous son regard émerveillé. Cette nuance stable et tenace, dont s'enorgueillaient les ateliers pour son faible coût et sa fidélité, semblait née pour traverser les siècles. Elle découvrit un jardin au bord d'un ruisseau, un kiosque à colonnettes, des jeunes gens au pied d'un platane où pendait une lanterne. Le trait était sûr, sensible aux feuilles, aux plis ; on devinait la main d'un amoureux des bruits feutrés.

« Voilà, » dit-elle doucement, sans public, parce qu'elle parlait toujours aux textiles comme elle aurait aimé qu'un être cher lui parle. Elle ajusta le tissu, remercia intérieurement les invisibles - Oberkampf, sa manufacture, les dessinateurs, les imprimeurs, tous ces doigts qui avaient révélé des paysages sur du coton -, puis surprise, recula de trois pas.

Ce visage. Ces yeux. Reconnaître l'impossible, et pourtant le savoir vrai : c'était lui.

Ni figure vague, ni silhouette anonyme. Non ... Ses traits avaient la précision d'un souvenir cher, son regard avait la clarté des certitudes que l'on rêve d'avoir. Louise eut l'impression absurde que les yeux de cet homme traversaient le temps pour venir se poser sur son cœur. Elle se reprit, gênée par cet égarement, remit une mèche blonde derrière son oreille, réajusta la lampe et se rapprocha pour contempler plus avant. Le veston de l'homme, à bien y regarder, portait des ombres d'encre comme des constellations. Sur le muret, près de sa main, reposait un carnet entrouvert ; une plume dormait au creux des pages. Un détail l'intrigua : « n'était-ce pas là le même carnet que le sien, avec ses lignes familières et sa reliure si semblable ? » Elle déplia la toile jusqu'à la scène adjacente, et son sourire s'effaça. Une jeune femme y figurait de trois quarts, le visage presque dissimulé par un bouquet simple, un camée ovale

soigneusement ajusté au col de sa robe. Cette dernière, claire, à la taille légèrement haute, avait ce tombé précis, presque connu. Une pointe la piqua sous sa peau, comme le picotement d'une aiguille. Où avait-elle déjà vu cette tenue ? Dans quelle vitrine, sur quel portant de friperie, dans quelle mémoire obstinée l'avait-elle déjà cherchée sans jamais l'avoir possédée ? Encore ce sentiment de "déjà vu" ...

Halte. Il fallait reprendre ses esprits, se rappeler pourquoi elle était là. De son sac, Louise sortit un carnet ancien, jauni par endroits, découvert des années plus tôt dans les archives. Les dessins et annotations d'atelier l'avaient fascinée au point qu'elle s'était permis de le garder. Depuis, ce volume oublié était devenu son propre carnet de travail, secret inviolable, jalousement conservé. Aussi, il était essentiel de documenter avec précision ce joyau exceptionnel avant de prévoir son exposition. L'encre, dans la pénombre de cette soirée, exhalait des notes boisées. Un moment s'écoula sans qu'aucun mot ne vienne, à écouter la façon dont la nuit collait aux vitres, dont le musée - ce château discret aux pièces articulées comme des chapitres - répondait à ses pensées. Envoûtée par la beauté de cette scène champêtre, elle savourait cette rencontre silencieuse.

Le son de l'horloge ancienne la fit sursauter. Il était tard, trop tard pour s'attarder encore dans son monde intérieur. Il fallait rentrer. « *Monsieur,* » écrivit-elle enfin sans s'en rendre compte le moins du monde, « *je vais me montrer d'une impolitesse raffinée : je vous parle sans être présentée.* » Mais que faisait-elle ? Une missive, plutôt que des notes ? Elle leva les yeux vers la toile, sentit la mélancolie lui traverser le cœur comme un violon mal accordé. Il offrait dans son regard le sentiment paisible des jours bénis. Un écho. Une résonance. Une étrange connivence. Elle continua : « *Vous me pardonnerez, je l'espère : je suis conservatrice, ce qui n'est pas sans ironie, car je préserve pour les autres ce que je n'ai jamais su garder pour moi.* » Elle suspendit sa plume, un sourire aux lèvres. « *Je vous vouvoie, naturellement. On ne tutoie pas un motif qui bouleverse à ce point.* »

Une brise légère caressa l'étoffe, animant ses contours. La troublée fronça les sourcils et se pencha. La silhouette féminine du motif avait-elle vraiment bougé ? Il lui semblait que le profil s'était précisé, que la courbe du cou s'était dessinée différemment. « Voyons donc, on ne prête pas du mouvement à l'encre. » se gronda-t-elle à voix basse. Honteuse, elle referma le carnet. Avant de partir, elle

s'attarda sur le camée de la jeune femme. Le minuscule dessin représentait un profil d'allégorie, exactement celui d'une broche que Louise gardait depuis toujours dans un tiroir, sans connaître sa provenance. Soudain, l'impression d'un retour fulgurant la traversa. Un vertige la saisit brutalement et elle s'effondra sur la chaise, prise dans les remous d'un souvenir qui n'était pas le sien. Alors, Louise reprit son carnet et écrivit de nouveau, cette fois en toute conscience. Ses phrases prirent la forme d'une véritable lettre avec cette pointe d'humour dont elle se servait comme d'un fil d'Ariane :

Monsieur,

Pardonnez-moi cette confession : mon cœur s'égare vers les chimères, et vous êtes la plus séduisante d'entre elles. Rassurez-vous, je ne suis point de ces femmes qui s'amourachent d'étoffes mais plutôt de l'âme qu'elles recèlent, du frisson qu'elles insufflent. Quelle audace est la vôtre, de vous installer ainsi dans mon esprit ! Me voici réduite à converser avec l'encre et le papier, moi qui prônais jadis la mesure en toute chose.

Je vous vouvoie, bien sûr. On ne tutoie pas un inconnu peint depuis plus de deux siècles, fût-il doté du regard le plus délicat qui soit. Le vouvoiement nous gardera, vous et moi, de franchir d'emblée toutes les limites de la bienséance. Je me gausse de cette plume qui, semble-t-il, s'est trempée dans un autre siècle. Sachez que vous êtes désormais l'hôte de mes pensées, et je crains que vous n'ayez déjà conquis plus de place que je ne devrais vous en céder. À vrai dire, votre toile a réveillé en moi des songes singuliers : l'image d'une toilette claire que je n'ai jamais possédée et celle d'un camée dont j'ignore l'origine mais mien depuis tant d'années. Pourquoi ces détails éveillent-ils en moi une familiarité sans racine ? Voyez ce qu'une simple toile peut provoquer ! Femme moderne, me voici réduite à écrire des billevesées nocturnes à un homme qui n'existe pas. Je vous laisse à ce paradoxe, Monsieur, avec le sourire de celle qui se moque volontiers d'elle-même tout en craignant de ne pas assez le faire. Respectueusement vôtre,

Louise Valmont

Arrachant son regard à la toile de Jouy, elle glissa, fébrile, son carnet dans sa serviette en cuir puis éteignit les lampes. En traversant la cour, elle leva les yeux vers les fenêtres sombres. Jouy-en-Josas somnolait. Au loin, on devinait la Bièvre comme un ruban tiède. L'air sentait la lavande. Elle se dit qu'elle rentrerait à pied, pour laisser son cœur redescendre et rassembler ses esprits. Mais ce chemin, elle ne le fit pas seule. La robe claire l'accompagnait, pourtant, au rythme de ses pas. Une robe qu'elle se rappelait comme on se remémore une chambre d'enfance : avec une justesse instinctive. Cette nuit-là, elle rêva de soie et de mystères.

Le lendemain, encore embrumée, la rêveuse entra dans son bureau, bien décidée à chasser tout songe. Elle posa sa serviette en cuir, sortit machinalement son carnet pour y noter quelques références. Lorsqu'elle l'ouvrit, son souffle se suspendit : ses propres lignes n'étaient plus seules. Sous son écriture, une autre main avait continué. L'encre, d'un bleu profond, avait la couleur d'un saphir. La passionnée d'étoffes lut alors :

Madame,

Votre plume hardie me charme et m'émeut. Qu'une dame s'adresse à un homme dont l'existence tient tout entière dans les fils d'une toile, voilà qui eût prêté à rire jadis dans nos ateliers. Mais je ne ris point. Vos mots me sont parvenus avec une justesse si poignante qu'il me semble avoir reconnu une voix déjà entendue à l'orée de la vallée, où l'eau file en secret. Madame, vous avez franchi mon décor avec l'audace d'un visiteur inattendu et me voici, à mon tour, reçu chez vous.

Vous m'écrivez que certains atours vous hantent, une tenue claire, un camée discret. Permettez que je vous confie ceci : ces choses ne sont point caprices d'imagination. Je les ai vues, je les ai tenues. J'ai tenté de les fixer sur la trame, comme on retient un instant d'éternité. La scène que vous contemplez n'est pas œuvre d'invention : c'est le souvenir d'un soir où je demandai à une jeune femme de devenir mon épouse. Son visage, Madame, il me semble le retrouver en vous. Dois-je croire à un prodige ? Ou bien le temps, qui se plaît à séparer, consent-il parfois à réunir ? Vous me confirmez ce que mon cœur espérait sans oser le croire. Nous nous reconnaissons, je pense, par-delà l'impossible. Sachez que ce camée, malgré sa

profonde beauté, est assez ancien. Une date exacte ? 1825. Avec le respect que mérite - enfin - une apparition aussi troublante que souhaitée,

Votre très humble serviteur, Gabriel Delorme

Louise demeura interdite. La connexion s'imposa soudain entre l'homme figuré sur la toile de Jouy et celui dont le nom signait le dernier feuillet de son carnet : Gabriel Delorme. Elle avait relu cette signature mille fois sans jamais songer à l'homme derrière les lettres. Et voilà que l'écrit inerte jusqu'alors s'animait à nouveau. Pourquoi ce nom la traversait-il comme une lame de fond, soulevant des sédiments qu'elle croyait à jamais enfouis ? Bouleversée, elle caressa l'écriture : une calligraphie précise, élégante, aux pleins et déliés parfaitement maîtrisés. Sous la pulpe de son doigt, l'encre offrait un grain rugueux, indéniablement réel. Plus question d'hallucination : tout ceci existait.

La jeune femme parcourut la lettre tant de fois que les mots se gravèrent en elle. Prétendait-il sérieusement que... ? Non. Voyons. L'idée était folle : elle serait cette femme brodée ? Une conscience arrachée aux motifs ? Pourtant, tout concordait étrangement. Cette broche ancienne qu'elle chérissait tant, jumelle de celle du tissu, sans mémoire de son acquisition. Cette étoffe claire qui la hantait depuis des années sans qu'elle l'ait jamais possédée. Son amour inexpliqué pour les tissus d'antan et cette période de l'histoire, ce sentiment de retrouvailles chaque fois qu'elle franchissait le seuil du musée... Alors, des questions plus profondes surgirent, implacables : *Si j'étais vraiment cette femme dessinée, qui suis-je aujourd'hui ? Suis-je encore moi, ou seulement l'ombre d'un souvenir ? Et lui, comment a-t-il pu rester captif de cette toile sans que le monde ne s'en aperçoive ? Par quel procédé ?*

Le carnet se referma sous ses doigts. Ce n'était plus seulement le sien, mais le leur, un fil commun tendu à travers le temps. Elle le garda contre elle, puis s'assit pour répondre.

Monsieur,

Vous dites tout haut ce que mon cœur chuchotait. Je m'interroge : pourquoi ce camée que je possède sans en connaître l'origine figure-t-il à son cou ? Pourquoi cette robe claire me hante-t-elle, comme un vêtement que j'aurais porté sans l'avoir

jamais eu ? Vous décrivez une scène vécue, un soir de promesse, et une femme qui en fut la compagne. Dois-je entendre que cette femme ... C'est moi ?

Expliquez-moi, je vous prie. Qu'est-ce qui vous a retenu dans la toile, et qu'est-ce qui m'a conduite, moi, à ce présent qui semble n'être que le reflet d'un passé oublié ? Je ne suis pas encline à céder aux chimères, Monsieur Delorme. Et pourtant vos paroles ont la cohérence des vérités qu'on n'ose pas regarder en face.

Répondez-moi sans détour : qui suis-je pour vous ? Et que suis-je devenue pour être ici, quand vous demeurez là-bas ?

Louise Valmont

Les jours suivants, la jeune femme s'astreignit à reprendre le fil de ses occupations. Le fil de sa raison, se répétait-elle. Elle rangea des registres, vérifia l'humidité des salles, annota des fiches ternies... Mais ses gestes n'avaient plus de chair. Louise s'interdisait d'ouvrir son carnet : il restait fermé sur son bureau. *Tout cela n'était que déraison. Trop de travail, trop de solitude.* En tout cas, elle voulait s'en convaincre.

Et pourtant, la vitrine des outils d'atelier exerçait une attraction étrange, ralentissant chacun de ses pas. Elle la connaissait par cœur ou le croyait, la croisant chaque jour depuis des années. Mais ce soir-là, son regard fut happé par un petit encrier de cuivre, à peine visible sur l'étagère basse. Une mince croûte séchée, assombrie par le temps, bordait encore son rebord. Ce bleu de Prusse ... exactement celui qui tachait désormais son carnet. Intriguée, elle s'approcha. Le cartel, voilé par la poussière et légèrement déplacé par les vibrations du parquet ancien, n'était plus lisible qu'à demi. Penchée au plus près, elle crut y déchiffrer quelques lettres. Dans la douceur ombrée du musée, sa main fit tinter les clés et la serrure céda. L'encrier bascula dans la lumière feutrée, suivi du cartel qu'elle dépoussiéra d'un geste hésitant. Alors ce nom, son nom apparut une fois de plus, entier cette fois : Gabriel Delorme.

Une bouffée de vertige la traversa. Elle recula, chancelante, puis revint aussitôt, comme attirée par une force plus grande qu'elle. Le cuivre terne, la teinte familière, le nom gravé sur cette étiquette délavée, tout confirmait ce qu'elle n'osait encore nommer. Ce n'était pas un mirage de fatigue ni une illusion née du surmenage.

L'objet était là, depuis des décennies peut-être. Matériel. Tangible. Portant le nom qu'elle venait de lire la veille dans son carnet. Une évidence s'imposa, brutale et douce à la fois. Ce n'était pas une coïncidence. L'explication, aussi insensée soit-elle, avait plus de cohérence que tous ses efforts pour l'écarter. Rejoignant précipitamment son bureau, Louise s'empara du carnet et l'ouvrit. Cette fois, elle n'y lut ni détours, ni prudence.

Louise,

Je vous nomme enfin, car je n'ai plus le courage de feindre l'ignorance. Oui, c'est vous. Vous êtes cette femme dont la grâce illumina ma vie, un soir estival, au bord d'un pavillon dressé. Vous portiez une robe claire, et à votre gorge brillait un camée discret. Ce n'était encore qu'une promesse entre nous deux, avant de porter notre dessein devant votre père. Cet instant m'a suffi pour croire que la vie entière s'ouvrait devant nous ! Une vie faite de promesses et d'amour.

Je fus graveur-dessinateur à la manufacture d'Oberkampf. Mon office était de créer les motifs, de les graver sur les planches de cuivre, puis de veiller à leur impression sur l'étoffe pour donner aux scènes de notre monde la netteté du souvenir. Mais ce soir-là, je n'osai me contenter d'une "simple" pastorale. Sur ma planche, j'y glissais ma propre félicité, vous et moi, tels que je nous voyais. Folie d'artiste, peut-être, mais le désir de vous conserver me fut plus fort que la raison. Et voyez : ce désir me retint. Car lorsque vint le moment d'imprimer cette toile, à mesure que l'encre passait de ma planche gravée vers le tissu, je sentis le temps se refermer sur moi. L'encre, au lieu de figer le souvenir, m'absorba dans son empreinte. J'espérais immortaliser notre amour, et c'est moi que la toile emprisonna.

Vous, Louise, le destin vous a préservée différemment. Contrarié jadis, il a mis deux siècles à se corriger. Il vous a redonnée au monde avec votre essence intacte, votre âme préservée, attendant simplement le bon moment pour que nous puissions nous retrouver. Ces deux cents années ont glissé sur vous comme le songe d'une nuit d'été, comment l'âme supporterait-elle le poids de tant de solitudes successives ? Le souvenir de notre amour sommeillait en vous, latent, patient, dissimulé dans ce goût des étoffes, dans cette solitude que vous croyiez choisie. Et c'est ce musée, ce sanctuaire du fil et de l'encre, qui vous a placé devant notre toile. Vous n'aviez qu'à

ouvrir les yeux, le reste vous attendait. Ne doutez plus, Louise. Vous êtes bien celle que j'ai aimée et que j'aime encore, par-delà deux siècles d'attente.

Votre très humble et très fidèle serviteur, Gabriel Delorme

Après avoir lu cette révélation, l'aimée de Gabriel ne put résister. Elle retourna à la réserve, alluma les lampes et déroula à nouveau la toile de Jouy. Mais cette fois, elle ne regardait plus avec les yeux d'une conservatrice : Louise regardait avec ceux d'une femme qui cherche son passé. Gabriel la fixait depuis le motif, et soudain une euphorie inconnue la submergea. Une bouffée de joie, car tout lui revenait enfin par vagues successives, comme une digue qui cède.

Louise se revit enfant à Jouy, courant pieds nus dans les prairies qui bordaient la rivière. L'odeur d'herbe humide remonta à sa mémoire, mêlée au battement régulier des foulons dans les ateliers. Puis l'école paroissiale, où elle traçait ses premières lettres à la plume d'oie, fascinée par l'encre qui filait sur le papier. Déjà, elle noircissait des petits carnets de tendres vers copiés.

Jeune fille, elle accompagnait sa mère dans les rues animées par le va-et-vient des ouvriers. L'odeur de garance lui revint d'un coup, âcre et entêtante, ainsi que l'éclat des bains de teinture et les cris des contremaîtres scandant le travail.

Puis Gabriel. Ce premier regard échangé dans l'atelier, quand il releva la tête au bruit de ses pas. Lui, si appliqué aux doigts tachés d'encre. Elle, troublée par l'intensité de ses yeux sombres. Leurs promenades au crépuscule suivirent, les premiers regards timides, les mains qui se cherchent et leur premier baiser. Puis, ce merveilleux soir où il lui offrit ce camée, sa voix étranglée par l'émotion, ses gestes maladroits d'homme pudique, mais tellement amoureux.

Et ce soir d'été, le plus lumineux de tous : Gabriel agenouillé près du pavillon, au bord de l'eau, demandant sa main. La fluidité de sa toilette claire dans l'air tiède, le ballet des insectes, son cœur battant la chamade. Hélas, le lendemain... le vide. Gabriel avait disparu. La malheureuse avait cru à une fuite, à des regrets. Cette blessure s'était gravée en son être comme une cicatrice invisible, une fêlure que rien n'avait jamais comblée. Deux siècles avaient passé ainsi sans que son âme ne soit rattrapée par le destin. Pour autant, celui-ci, confus de son erreur passée, semblait

enfin vouloir se racheter. Car Gabriel ne l'avait jamais quittée - pas par choix - du moins. Pendant que Louise vivait et revivait, lui demeurait figé dans l'éternité du coton, témoin impuissant du passage des saisons, des années, des siècles. Reste que ... l'amour, même fracturé par la mort, trouve toujours son chemin. A présent que Louise était de nouveau elle-même, plus rien ne pourrait les séparer. Elle rouvrit son carnet avec cette fièvre douce des matins de Noël, quand l'émerveillement dispute encore à l'impatience.

Gabriel,

Vos mots me bouleversent et je ne puis les écarter. Vous m'appellez par mon prénom comme si je vous appartenais déjà, comme si j'étais la survivance de celle que vous avez aimée. J'ignore si c'est mirage ou mémoire, mais à la lecture de votre missive, une image s'est imposée à moi : la douceur d'un soir de juillet, un regard accroché au mien, et le frisson d'une promesse trop longtemps retenue.

Tout s'assemble à présent : la broche, l'atour jamais possédé, le carnet, cette impression de vivre à côté de moi-même. Était-ce donc cela ? Être l'ombre d'un passé qui attendait d'être retrouvé ? Je ne veux plus me cacher derrière la raison. Deux siècles n'ont pas suffi à rompre ce lien. Vous êtes là, et moi aussi. Alors dites-moi, Gabriel : que dois-je faire pour que nos vies cessent enfin de se frôler sans jamais s'unir ?

Votre Louise

Sitôt la lettre refermée, un scrupule la mordit : pourquoi avoir tant tardé à ouvrir le carnet ? Chaque heure d'absence avait risqué d'éteindre la voix qui lui parvenait. Ce délai n'avait été qu'une faute dictée par la peur. Dans la pénombre du soir, la plume reposait à la gauche du papier, et la conservatrice espéra ardemment que Gabriel trouverait le chemin d'une nouvelle réponse.

Épuisée par tant d'émotions, la jeune femme céda au sommeil sans même refermer le calepin. La nuit passa. Quand l'aube filtra à travers les persiennes et caressa le papier de ses reflets, une écriture attendue, aimée déjà, avait trouvé sa place sur la page. En se penchant, Louise perçut le parfum d'encre fraîche qui flottait encore et lut avec bonheur la réponse de Gabriel.

Ma chère Louise,

J'avais craint que votre mutisme ne marquât l'abandon de notre lien. Pourtant vous voilà, fidèle encore, et vos lignes m'arrivent tel un flot patient, caressant et obstiné, qui efface plus de deux cents années d'aphonie.

L'heure n'est plus aux justifications, je le perçois dans votre plume. Dans cette façon qu'a désormais votre nom de s'unir, sans frayeur, au mien. Vous avez traversé le voile des souvenirs, comme j'ai franchi celui de l'incertitude. Plus rien ne subsiste que nous deux. L'œuvre qui devait préserver notre histoire se métamorphose : elle n'est plus prison du passé, mais pont vers l'avenir. Je ne puis m'en échapper. Le passage est ténu : il réside dans l'encre même qui fut la mienne, celle avec laquelle j'ai dessiné vos traits. Si elle existe encore, rendez-lui vie. Alors, au revers de la toile, inscrivez votre nom auprès du mien. Elle ne vous résistera pas. Elle vous restituera à moi, comme je vous ai gardée en elle. Je vous ai aimée hier, je vous aime aujourd'hui, et je vous aimerai demain car dans ce lieu, le temps n'a plus d'empire. La décision, Louise, vous appartient. Avec tout mon amour, Gabriel

Ce billet achevé, plus aucun doute ne subsistait. Pas question de reculer ni d'ignorer l'appel. Orpheline sans attaches, la conservatrice n'avait tissé aucun lien durable, ni amitié profonde, ni amour, ni descendance. Seule sa passion pour les étoffes l'avait portée jusqu'ici, comme si chaque pas l'avait menée vers cette révélation.

La fiancée d'antan quitta le bureau et traversa le musée endormi, portée par une évidence qui transcendait la raison. Devant la vitrine des outils anciens, elle s'arrêta. L'encrier l'attendait, patient dans l'ombre. Elle souleva le couvercle : une croûte d'encre bleu séchée tapissait le fond. « *Rendez-lui vie* », avait écrit Gabriel. De sa fiole d'eau tombèrent deux gouttes claires. L'encre se ranima, retrouvant sa fluidité et son éclat d'autrefois. Louise y trempa sa plume et s'approcha de la trame, le souffle suspendu. Au revers du tissu, près de la signature de son aimé, elle traça son nom d'un geste ferme. Quand sa dernière lettre fut achevée, une paix inattendue l'envahit : le seuil venait d'être franchi. C'est ainsi que la toile de Jouy se referma, non plus comme une prison mais comme un écrin.

Depuis lors, le musée conserve sa plus précieuse œuvre : une toile de Jouy où nul visiteur ne devine le secret, mais où demeure l'amour éternel de Louise et Gabriel.